

Aimer ce monde que Dieu aime à l'école de Louis, Zélie et Thérèse

Deux faux départs

Louis Martin et Zélie Guérin, avant de se connaître, avaient déjà le même désir (être Saint, aller au ciel) et le même projet (entrer dans une congrégation) car dans le climat assez janséniste (rigoriste) de l'époque (milieu du dix-neuvième siècle), il ne fallait pas aimer le monde mais le fuir, car il n'était vu que comme un lieu de perdition. Louis a frappé à la porte des moines du Grand-Saint-Bernard, Zélie à celle des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. L'un et l'autre ont été très vite remerciés (faut-il dire : heureusement?): « Ce n'est pas votre vocation. » Louis, très déçu, en fait une petite déprime, tandis que Zélie, qui est une battante, réagit en disant à Dieu : *Je ne suis pas digne d'être religieuse? Alors je veux beaucoup d'enfants.* En attendant, chacun prépare soigneusement sa vie professionnelle, ce qui est bien une façon d'aimer ce monde, comme on le verra plus loin : le premier faux départ est réparé...

Et voilà qu'au mois d'avril 1858 (elle va avoir 27 ans et lui 35), ils se croisent sur un pont de leur ville (Alençon), se remarquent et se parlent, tant et si bien que le mariage aura lieu 3 mois plus tard, dans la discrétion et le recueillement : célébration religieuse à minuit, en présence de 8 personnes, sans orgue ni décorum. Louis, jeune homme très pieux (et marqué par le jansénisme) a pour idéal de vivre le mariage sans relations sexuelles. De son côté, Zélie a appris dans la Bible que les enfants sont un don de Dieu, mais ne sait rien de la manière dont ils sont donnés : comme les jeunes femmes de son époque elle n'a eu aucune instruction ni formation en matière de sexualité. Alors, d'un commun accord, ils commencent leur vie conjugale en vivant comme frère et sœur. C'est seulement au bout de 10 mois que le directeur spirituel de Louis leur dit que le mariage est quand même fait pour avoir des enfants et qu'il faut en prendre les moyens : le deuxième faux départ est corrigé.

Contempler ce monde aimé de Dieu (et rempli de sa présence)

Pour Louis, le monde aimé de Dieu, c'est d'abord la nature où il aime marcher, se promener, pêcher. Et, en tout cela, contempler Dieu. Le pape François a bien souligné que ce que tout le monde appelle « la nature », les croyants l'appellent volontiers « la création » car, derrière les beautés que nos yeux contemplant, la foi nous fait découvrir l'amour de Dieu créateur et Père (cf. *Laudato Si*, 77 et 100). Louis a initié Thérèse, sa petite dernière, à contempler les fleurs des champs (pas seulement les roses et leurs épines), les oiseaux, la rosée, un peu plus loin la mer, mais aussi le ciel, avec le soleil et la lune, et les étoiles... Elle écrit par exemple : *Silence des fleurs, de Dieu vous chantez la grandeur* (RP 2). Contemplant l'invisible lien de Jésus avec chaque élément de la création, elle se projette souvent dans cet élément pour exprimer son propre lien intime avec Jésus, par exemple : *Heureuse petite goutte de rosée qui n'est connue que de Jésus !* (LT 141). Son papa lui a montré un groupe d'étoiles en forme de T, si bien qu'elle aimait dire : *Mon nom est écrit dans le ciel* (A 18 r°). Elle a peut-être appris autant dans ce qu'elle appelle « le livre de la nature » que dans le livre de la Parole de Dieu, par exemple que Dieu aime autant les toutes petites fleurs que les lys superbes, et donc il aime autant les petits saints comme elle que les grands comme sa Sainte patronne (A 2 v°). Même l'orage la séduisait : *loin d'en être effrayée, j'étais ravie, il me semblait que Dieu était si près de moi.* (A 14 v°). Elle se voit comme un faible petit oiseau, que l'Aigle divin (Jésus évidemment) va prendre sur ses ailes pour l'élever d'un coup jusqu'au ciel (B4 v°).

Aimer ce monde en le remplissant d'humains, à rendre toujours plus humains

C'est dès le début de la Bible que Dieu dit à l'homme et à la femme : *Ayez des enfants, devenez nombreux, peuplez toute la terre et dominez-la* (Genèse 1, 28). Louis et Zélie forment tout de suite un couple très uni et très aimant, nous le savons par les 217 lettres de Zélie et la quinzaine de petits

courriers de Louis. Elle lui écrit par exemple : *Je suis si heureuse aujourd'hui à la pensée de te revoir que je ne puis travailler. Ta femme qui t'aime plus que la vie* (CF 46), et Louis termine un message par : *ton mari et vrai ami, qui t'aime pour la vie* (CF 2 bis).

Les enfants, ils en auront neuf, en 13 ans. Zélie exulte : *j'aime les enfants à la folie... J'étais faite pour en avoir !* La venue d'un nouveau-né n'est-elle pas l'un des signes les plus forts de l'amour de Dieu qui passe par l'homme et la femme pour déployer sans cesse sa création dans le temps et l'espace. Au fil de ses lettres, souvent adressées à sa belle-sœur, Zélie nous permet de suivre le déroulement de sa grossesse, les espoirs, les questions, les inquiétudes, la grande joie de la naissance, puis les émerveillements des premiers jours et des suivants. Par exemple ce portrait, à un an et demi, de sa deuxième fille Pauline : *tu ne sais pas combien elle est gentille et caressante ; elle envoie des baisers au bon Jésus ; elle ne parle pas, mais elle comprend tout, enfin, c'est un phénix...*(CF 1).

Parmi leurs 9 enfants, 4 vont mourir en bas âge. Leur premier garçon, Joseph-Louis, doit être mis chez une nourrice à 4 kilomètres ; à 3 mois et demi, il est en très grand danger : par une nuit d'hiver avec neige et verglas, Zélie va traverser la forêt, et l'enfant s'en sort ; mais il meurt un mois plus tard pour une cause inconnue... La sœur religieuse de Zélie lui écrit : *c'est un grand bien d'avoir des petits anges dans le ciel!* Mais Zélie, tout en ayant la même foi, souligne : *il n'en est pas moins pénible pour la nature de les perdre, ce sont là les grandes peines de notre vie* (CF 72).

Aimer ce monde en lui donnant des enfants ne suffit pas : encore faut-il que ces enfants soient bien éduqués. On peut penser que Louis et Zélie n'y ont pas failli, puisque leurs 5 filles sont devenues religieuses. Mais justement, n'ont-elles pas été un peu trop « formatées » ? Pour sa part, Thérèse, qui se mettait parfois dans des furies épouvantables, a remercié ceux qui l'ont aidée, à temps, à corriger ses défauts qui la rendaient insupportable. Et les lettres de Zélie, souvent à propos de petits faits, manifestent ses soucis et ses actions pour aider chaque enfant à progresser dans la vie en s'améliorant sans cesse. Par exemple Pauline, qui était trop vive : *Toute petite qu'elle était, je ne lui passais rien, sans cependant la martyriser, mais il fallait qu'elle cède* (CF 44) : elle deviendra prieure du Carmel de Lisieux pendant 20 ans au total, sous le nom de Mère Agnès.

Une telle éducation n'oublie pas les dimensions physiques (Louis a beaucoup marché avec ses filles), les dimensions intellectuelles (on lisait beaucoup dans la famille Martin). Céline, qui était douée pour le dessin et la peinture, a même pu bénéficier d'une formation artistique sérieuse. Et, bien sûr, l'éducation spirituelle a tenu une place de choix, avec la prière en famille, la messe et toute la journée du dimanche en famille.

Sur ce point de l'éducation, le gros problème des parents Martin, ce fut Léonie, la troisième des 5 survivantes. Dès sa naissance, elle a été vue comme le vilain petit canard parmi d'admirables poussins. Du fait des nombreuses morts en bas âge, elle s'est retrouvée seule entre les 2 grandes et les 2 petites. De plus, comme Zélie était très accaparée par son travail, l'employée de maison (Louise Marais) s'occupait aussi des enfants : elle a pris Léonie sous sa coupe et la menait rudement, tout en lui défendant de dire à sa maman ce qu'elle pensait et ressentait. Quand Zélie s'est rendu compte de l'affaire, les dégâts étaient importants, et la confiance fut difficile à retrouver : Mgr Boulanger, qui fut récemment évêque de Bayeux et Lisieux note que Zélie a peut-être manqué de vigilance, signe que les saints ne sont pas nécessairement parfaits...

Travailler ce monde aimé de Dieu (pour collaborer à l'achever)

Quand on voit ce que sont les « emplois » d'aujourd'hui, il peut être difficile de voir comment ils sont un « coup de main » donné à Dieu ... Pourtant, c'est bien cela – ou ce devrait être cela – le travail : s'appliquer à entretenir ce monde, le façonner, parfois le perfectionner sur tel point ou même le réparer sur tel autre, pour le conduire à son achèvement... Pour sa part, Louis s'est formé en horlogerie successivement chez 4 maîtres d'apprentissage, en commençant par un Suisse. Il réparait montres et horloges, chez lui ou au domicile de ses clients, et il était très apprécié de tous. Professionnel précis, très ordonné, méticuleux, il était reconnu hautement compétent. Honnête, bon, aimable, travaillant seul, il avait une clientèle très fidèle.

Zélie, quant à elle, s'est lancée dans le travail de la dentelle qui était une spécialité de sa ville d'Alençon, où elle est passée par l'école dentellière. Dès l'âge de 22 ans, elle s'installe « fabricant de point d'Alençon » et elle aura jusqu'à 25 ouvrières : celles-ci travaillent à leur domicile, chacune confectionnant une ou plusieurs petites pièces de dentelle ; le jeudi, jour de marché, chacune apporte ce qu'elle a fait, Zélie assumant alors la tâche hautement qualifiée d'assembleuse. Louis quitte son horlogerie et se met à aider sa femme : il démarché de nouveaux clients, participe au choix des dessins, prépare les matériaux dont les ouvrières ont besoin, et assure la comptabilité et la gestion. Comme employeurs, leur premier souci est de tout faire pour que les salariés aient du travail et puissent en vivre. En pleine crise économique, Zélie écrit : *je voudrais avoir des commandes ; cela me fait tant de chagrin d'être obligée de renvoyer mes ouvrières !* Pas facile lorsque l'activité connaît des hauts et des bas. Le 8 juin 1868, Zélie écrit à son frère Isidore : *Je viens de recevoir une commande que je dois livrer le 18. Je ne sais plus de quel côté me tourner, je suis debout depuis 4 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir* (CF 33). Mais le 23 août 1870, au moment de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne elle note : *le point d'Alençon est mort et enterré, je crois, pour longtemps* (CF 59). Sauf que les commandes reprennent en mars 1871, pour des mariages... Quant à sa lucidité par rapport au travail et à l'argent, voici ce qu'elle écrit à son frère devenu un riche pharmacien : *Ce n'est ni à tes capacités, ni à ton intelligence que tu dois ta réussite, mais à Dieu seul, comme moi avec mon point d'Alençon ; cette conviction est très salutaire, je l'ai éprouvé par moi-même... Puis, il est certain que la prospérité constante éloigne de Dieu. Jamais il n'a conduit ses élus par ce chemin-là...* (CF 28).

Puisqu'on est dans le travail, il faut dire combien Thérèse, bien qu'elle soit morte avant ses 25 ans, a été une travailleuse. Dans le gros volume de ses œuvres complètes, j'ai totalisé : 215 pages de témoignage sur le travail de Dieu en elle (= ses manuscrits autobiographiques ou « histoire d'une âme »), 325 pages de lettres, 140 pages de poésies (le plus souvent c'étaient des sœurs qui lui demandaient une poésie pour une fête ou un anniversaire : un vrai travail de création à la commande!), 170 pages pour 8 pièces de théâtre (appelées « récréations pieuses » mais qui lui ont demandé un gros travail de documentation puis de composition), enfin 20 pages de prières. Tout cela en plus de son travail de formation des novices, tâche qu'elle assume dès l'âge de 20 ans (elle fait le travail de maîtresse des novices, sans jamais en avoir le titre). Je pense à la sœur cuisinière qui a sa mort dira : *elle était bien gentille, mais elle n'a rien fait* : la brave sœur ne devait pas être au courant de tout ça...

Aimer ce monde, en y semant l'amour et la fraternité

Si l'on veut montrer l'amour de Dieu à l'œuvre chez Louis, Zélie et Thérèse, c'est toute leur vie qu'il faut raconter : l'amour dans le couple, l'amour des parents pour leurs enfants (en particulier pour « cette pauvre Léonie »), et celui des enfants pour leurs parents (« des parents plus dignes du ciel que de la terre » disait Thérèse), et celui des enfants entre eux (y compris les petits frères et sœurs qui sont déjà au ciel) . Zélie résume : *pourvu que j'arrive au paradis avec mon cher Louis et que je les y voie tous bien mieux placés que moi, je serai assez heureuse !* (CF 20).

Avec la famille, mêlées à elle, il y a celles qu'on appelait « les bonnes », les servantes si nombreuses à l'époque et si nécessaires à un foyer où les naissances vont s'enchaîner avec le travail. Nous savons comment Louise a trahi la confiance de Zélie en terrorisant Léonie : après avoir pensé à la renvoyer, elle l'a seulement mise à pied quelques jours, et puis elle l'a gardée, mais en précisant mieux les conditions du contrat. De même, avec une ouvrière qui ne faisait vraiment pas l'affaire : Louis, en bon gestionnaire, voulait la renvoyer, ce que Zélie refusait obstinément : s'arrangeant avec une autre ouvrière, elle confie à 2 un travail qu'une seule pouvait faire.

Par ailleurs, Zélie repère deux fausses religieuses qui martyrisaient une « petite fille que leur avait confiée une femme pauvre ». Découvrant l'affaire, Zélie entreprend de libérer la fillette : malgré les racontars, elle va multiplier les démarches à la police et ailleurs jusqu'à ce que ces femmes soient démasquées. Elle accepte de remettre des dettes et de perdre de l'argent pour des personnes en difficulté.

Louis s'occupe des obsèques d'une pauvre femme et règle les frais. Un vieillard rencontré dans la rue est accueilli à la maison, nourrit, lavé, habillé, et Louis va se donner beaucoup de peine pour le faire entrer à l'hospice alors qu'en principe il n'est pas assez vieux.

Pour parler de l'amour vécu par Thérèse, il m'aurait fallu tout le temps de cette intervention. Je voudrais simplement évoquer comment Thérèse a utilisé les mots de «sœur, frère, fraternité», dans un sens de plus en plus large, de plus en plus profond, de plus en plus élevé.

Quand elle naît, Thérèse a déjà 8 frères et sœurs (dont 4 sont morts, mais on parle d'eux et avec eux comme des vivants) : voilà de quoi s'entraîner à vivre la fraternité, avec beaucoup de tendresse, de rires et de larmes, des préférences et des incompréhensions, des crises de jalousie, des paroles qui peuvent faire mal... Et aussi des réconciliations et des échanges de pardon.

Quand elle entre au Carmel (à 15 ans!), elle entre dans une communauté d'environ 25 sœurs qui lui sont étrangères, mais aussi ses 2 sœurs aînées qui l'ont précédée (Marie et Pauline, qui ont été, chacune à son tour, maman de substitution) ; une troisième, Céline (la plus proche de Thérèse par l'âge, et son amie d'enfance) les rejoindra, et une cousine germaine très proche (Marie) fera de même . Désormais « toutes sont mes sœurs », pas plus les unes que les autres : situation vraiment difficile avec une telle présence de ce que certain(e)s ont appelé le « clan Martin ». Thérèse a confié combien elle a eu de la peine parfois à se retenir pour ne pas courir vers l'une ou l'autre de ses sœurs de sang : cette « souffrance continue » (comme elle dit) a contribué à façonner en elle un cœur d'une « fraternité » exceptionnelle. Relisez quelques pages du manuscrit C 11 v° : *«cette année, le bon Dieu m'a fait la grâce de comprendre ce que c'est que la charité... »*

Et voilà qu'à 22 ans sa prieure lui confie un prêtre missionnaire en Afrique pour qu'elle l'accompagne par la prière : elle va très vite l'appeler « mon frère » et même « mon petit frère » car elle se rend compte tout de suite qu'il a besoin d'une mère et d'une éducatrice : montrant une photo de lui en militaire, elle dit : *voyez-moi ce fringant soldat, il faut que je le conseille comme une petite fille*. Et à 24 ans lui est confié un autre frère missionnaire, en Chine celui-là, et elle va vraiment l'accompagner comme une sœur dans un vrai dialogue et une vraie collaboration : *Demandez à Jésus de m'embraser du feu de son amour, afin que je puisse ensuite vous aider à l'allumer dans les cœurs* (LT 129).

Par ailleurs, un de ses frères Carmes, le père Hyacinthe Loyson, quitte l'Église, en fonde une autre, et parcourt la France avec sa femme en faisant partout des conférences contre l'Église catholique : alors que tous attaquent ce «renégat», elle le considère toujours comme son «frère égaré» et prie pour lui (peut-être comme nous prions pour nos frères prêtres – éventuellement MDP – coupables d'abus destructeurs).

Enfin, elle qui, à Pâques 1896, a été plongée dans la nuit de la foi, elle découvre que les pécheurs et les incroyants sont aussi des frères et sœurs, et elle s'offre à Dieu pour être assise à la même table et manger le même pain d'amertume qu'eux tous, priant le Père *en son nom, au nom de tous ses frères : ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs!... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés...*(C 6 r°).